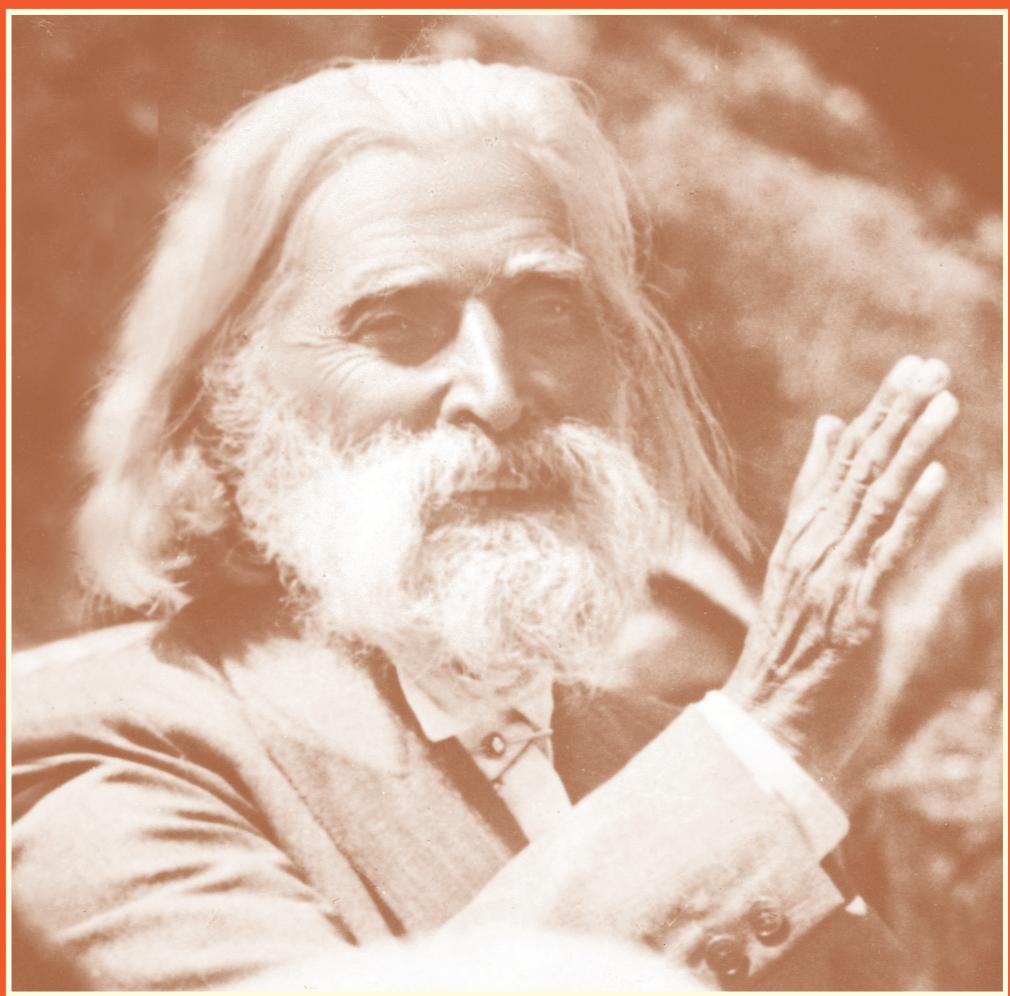


Omraam Mikhaël Aïvanhov



Auprès du Maître
Peter Deunov
Éléments d'autobiographie 2

ÉDITIONS PROSVETA

Du même auteur

Afin de devenir un livre vivant
Éléments d'autobiographie 1

© Copyright 2010 réservé à S.A. Éditions Prosveta pour tous pays. Toutes reproductions, adaptation, représentation ou éditions quelconques ne sauraient être faites sans l'autorisation de l'auteur et des éditeurs. De même toutes copies privées, toute reproduction audio-visuelle ou par quelque moyen que ce soit ne peuvent être faites sans l'autorisation des auteurs et des éditeurs (Loi du 11 Mars 1957 révisée).

Éditions Prosveta S.A. – B.P.12 – 83601 Fréjus Cedex (France)
ISBN 978-2-85566-990-8

Comme il a été annoncé dans « Afin de devenir un livre vivant », ce deuxième volume de l'autobiographie d'Omraam Mikhaël Aïvanhov traite de la période qui va de 1917, année où il a rencontré le Maître Peter Deunov, à 1937, quand il a quitté la Bulgarie pour la France.

1

L'émerveillement d'une rencontre

Quelle vie aurait été la mienne si, à l'âge de dix-sept ans, je n'avais pas rencontré le Maître Peter Deunov?... et est-ce que j'aurais eu seulement une vie?...

J'avais passé mon enfance dans une sorte de brume, comme si je n'étais pas encore incarné. On aurait pu croire – certains le croyaient, d'ailleurs – que j'étais mentalement un peu attardé. Brusquement, dans le courant de ma neuvième année, un choc violent m'a fait entrer en moi: la mort de mon père. Ce fut une prise de conscience terrible. Puis, dans ma seizième année, une sorte de coup de foudre céleste m'a mis en possession de ces trois demeures que sont, en chaque être humain, l'intellect, le cœur et la volonté.* Enfin, dans ma dix-huitième année, le Maître Peter Deunov apparut dans ma vie et, à partir de ce moment-là, je commençai à devenir vraiment moi-même.

Quand j'ai rencontré le Maître, je n'avais pas besoin qu'il me prouve les réalités de l'âme et de l'esprit, ni qu'il me montre combien elles sont supérieures à celles du monde physique: j'étais venu sur la terre avec cette conviction, je ne sais pas depuis quand je la portais en moi. Mais j'étais très jeune et j'avais besoin d'être guidé, afin que dans mon ardeur

* Voir *Afin de devenir un livre vivant. Éléments d'autobiographie 1*, chap. V: «L'expérience du feu».

et mon impatience à explorer une immensité qui m'attirait irrésistiblement, je ne finisse pas par me brûler les ailes. Je ne connaissais aucune mesure et j'entretenais en moi un feu qui me consumait. Je passais mes journées à lire, et surtout à faire des exercices de concentration, de méditation et de dédoublement où j'engloutissais mes énergies. J'étais par moment conscient des dangers auxquels je m'exposais, mais cela ne m'arrêtait pas. Et comment cela aurait-il pu m'arrêter alors que j'avais, chaque fois, la sensation de découvrir quelque chose du monde qui avait été le mien, dans un lointain passé, un monde où l'esprit est tout-puissant ?

Les événements les plus importants de notre vie se présentent souvent comme un enchaînement de circonstances qui ne sont qu'en apparence dues au hasard. Quelle est cette Intelligence qui les arrange aussi providentiellement ? J'étais arrivé à l'âge du service militaire et j'ai dû me rendre à Sofia pour quelques démarches. Avant de reprendre le train pour Varna, j'allai dans une librairie. À l'époque, on éditait beaucoup d'ouvrages de spiritualité traduits de l'anglais, de l'allemand, du français, du russe, etc. et j'étais curieux de voir les nouvelles parutions. C'est là que le libraire me conseilla quelques brochures d'un auteur bulgare qui m'était totalement inconnu : Peter Deunov.* De retour à Varna, je me plongeai dans ces brochures, et ce fut pour moi une révélation. Je découvris une parole qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais lu jusqu'alors. Quelque chose s'est éveillé en moi et j'ai senti que c'était là mon chemin. À partir de ce moment, plus rien d'autre n'a vraiment compté.

* Voir *Afin de devenir un livre vivant. Éléments d'autobiographie 1*, chap. VIII : « Rencontre du Maître Peter Deunov ».

J'habitais alors avec ma famille une maison assez misérable située dans le quartier turc de Varna. J'avais une chambre minuscule que je tâchais de tenir toujours propre et ordonnée. Sur les murs que j'avais repeints, j'avais accroché des figures symboliques et, comme j'avais commencé à faire des expériences avec les couleurs, je badigeonnais également les vitres: quelques jours en rouge, quelques jours en orange, quelques jours en jaune, etc. Sur la table que j'avais recouverte d'un petit tapis, j'avais aussi posé quelques objets symboliques qui me liaient à des vérités éternelles. Mais surtout, malgré le peu d'espace, j'avais réussi à placer dans cette chambre un fauteuil sur lequel personne, pas même moi, n'avait le droit de s'asseoir. Pour qui était ce fauteuil? Je n'en avais aucune idée. Et pourtant je savais tout au fond de moi qu'il était réservé à un envoyé du monde de la lumière. Quelle surprise quand j'ai appris que, quelques années auparavant, le Maître avait habité une maison à moins de cent mètres de chez nous! Je passais donc souvent devant cette maison. Était-ce sa présence que j'avais sentie? Ou bien, l'intuition que j'allais le rencontrer m'avait-elle fait lui réservé ce fauteuil?

Mais voilà que, dans la ville, un bruit commença à se répandre... Peter Deunov était maintenant à Varna*: le clergé de l'Église orthodoxe, que sa personne et ses idées dérangeaient, avait réussi à obtenir du gouvernement qu'il quitte Sofia où il habitait depuis quelques années. Comme je me sentais encore très affaibli par la maladie qui, pendant des semaines, m'avait tenu entre la vie et la mort, je n'osais pas me présenter à lui dans l'état où j'étais. Mais dès que j'irais mieux...

* Août 1917.

Or, un jour où j'étais sorti pour marcher un peu dans la grand-rue de Varna, je vis s'avancer un homme qui attira aussitôt mon attention. Il était très simplement vêtu et, malgré sa barbe, il paraissait encore jeune. Mais son visage était empreint d'une telle gravité, d'une telle noblesse, qu'à l'instant je pensai : « C'est lui ! » J'ai vu dans ma vie beaucoup de beaux visages, mais aucun ne m'a aussi fortement impressionné que le sien, aucun n'a laissé une pareille empreinte sur moi. Il passa rapidement, marchant comme lui seul savait marcher. Mon cœur battait très fort et maintenant je sentais que le moment était venu de le rencontrer. Je me renseignai et il accepta de me recevoir.

Quand j'allai le voir pour la première fois, à l'hôtel Londres où il séjournait, une de ses secrétaires vint m'ouvrir et m'introduisit auprès de lui. Avant mon arrivée, il était occupé à composer la musique du chant *Chté sé razvessélia* en accompagnant au violon cette sœur qui chantait. Je ne savais pas alors qu'il avait fait des études musicales et qu'il jouait du violon... Et moi qui, depuis mon enfance, rêvais tellement de jouer de cet instrument ! Après m'avoir salué, il me dit : « Vous allez chanter avec nous. » J'étais si impressionné que ma voix sortait à peine. Je regardais comment il tirait des sons de son violon : tout son visage portait les signes d'une vie intérieure intense. La mélodie se développait peu à peu, tandis que nous recommencions et recommencions... C'était merveilleux !

Chté sé razvessélia est donc le premier chant du Maître que j'ai entendu et chanté alors qu'il en composait la musique sur un verset du livre d'*Isaïe* :

« *Je me réjouirai en l'Éternel,*
Mon âme sera ravie d'allégresse en mon Dieu ;
Car il m'a revêtu des vêtements du salut,

L'émerveillement d'une rencontre

*Il m'a couvert du manteau de la justice,
Comme le fiancé s'orne d'un diadème,
Comme la fiancée se pare de ses joyaux...¹ »*

Bien que les paroles soient pleines de joie, la mélodie et le rythme de ce chant sont empreints de beaucoup de gravité.

Pendant une demi-heure environ nous avons chanté, puis le Maître me demanda si j'avais des questions à lui poser. Avant de le rencontrer, j'avais fait beaucoup d'exercices pour développer certaines facultés psychiques, et en particulier la clairvoyance. Le monde visible ne suffisait pas à satisfaire ma curiosité, je voulais savoir ce qui se passait au-delà, et malgré mes efforts, je trouvais très insuffisants les résultats que j'avais obtenus. Je le lui dis et lui demandai de me conseiller. Je m'attendais, bien sûr, à ce qu'il me révèle quelques grands secrets et me donne des exercices difficiles. Alors, quelle surprise pour moi quand il m'a tout simplement répondu : « C'est par l'amour qu'on devient clairvoyant. » Oui, quelle surprise... et quelle déception aussi ! Il me conseilla d'abandonner toutes les méthodes que j'utilisais jusque-là et dont je ne mesurais pas le danger.

L'amour qui donne la clairvoyance... J'avoue que d'abord je n'ai pas compris : j'étais jeune, et ce que je voyais autour de moi me faisait plutôt penser que l'amour rend aveugle. Mais, bien que je ne la comprenne pas, j'ai pris cette réponse au sérieux. Et maintenant, non seulement je crois que l'amour, l'amour spirituel rend clairvoyant, mais que lui seul donne la véritable clairvoyance.

J'étais alors un adolescent difficile, je ne voulais écouter les conseils de personne, et souvent même pas ceux de ma mère que pourtant j'aimais et respectais tellement. Mais en

même temps, j'étais conscient que mon jugement n'était peut-être pas le meilleur et il m'arrivait d'avoir des doutes. Je me disais : « Le fait que tu penses ça et ça ne prouve pas que tu as raison. Que cela te convienne à toi ne suffit pas. Mais comment savoir ? » Quand j'ai rencontré le Maître, j'ai immédiatement senti en lui une telle autorité naturelle que je ne pouvais pas faire autrement que d'accepter son jugement, ses points de vue, ses critères, et de suivre ses conseils, même si cela ne correspondait pas à ce que je pensais ou souhaitais. Je ressemblais alors au marin perdu en pleine mer, sans boussole, et qui ne sait pas quelle direction prendre pour arriver au port. C'est pourquoi, une des premières choses que je lui ai dites a été : « Conduisez-moi. » Comment sa supériorité ne se serait-elle pas imposée à moi ?

Je ne me suis jamais considéré comme particulièrement sage et intelligent, mais si la sagesse d'un être et son intelligence se révèlent par les choix qu'il fait dans sa vie, en choisissant le Maître Peter Deunov comme modèle et comme guide, là, oui, j'ai été sage et intelligent. Tellement d'êtres qui possédaient pourtant de grandes facultés intellectuelles, morales, artistiques, n'ont pas donné grand-chose, parce qu'ils n'ont pas su reconnaître celui qui pouvait les aider à les développer ! C'est triste de voir combien d'hommes et de femmes si doués ont gâché leur vie, parce qu'ils n'étaient pas guidés. Il est souvent préférable d'être un peu moins doué, mais bien guidé.

Quand je l'avais quitté à la fin de ma première visite, le Maître m'avait invité à revenir le voir. Je n'arrivais pas encore à mettre des mots sur ce que je ressentais. C'était comme si un soleil se levait : les nuages se dissipaients, une nouvelle lumière pénétrait en moi, effaçant mes souffrances et mes craintes. Tout vibrait et chantait dans mon cœur comme

au premier jour du printemps. J'allai donc le revoir à son hôtel, et j'assistai aussi aux conférences qu'il donnait. Mais plus convaincante, plus éloquente encore que sa parole, il y avait la vie qui émanait de lui, un rayonnement, un souffle d'air pur qui éclairait et purifiait ma propre vie.

Chez un être d'une grande spiritualité, ce n'est pas la perfection des traits qui est la plus remarquable. Quels que soient ses traits, sa vraie beauté est dans sa lumière, dans tout ce qui émane de lui. Même quand le Maître se taisait, tout son être parlait; et quand il parlait, tout son être venait souligner sa parole. Il était pour moi un livre, le meilleur livre, un livre vivant. Or, c'est de livres vivants qu'on a besoin; les autres, une fois lus, on les place sur une étagère où on les oublie. Tandis que les livres vivants ne se laissent pas oublier, ils se rappellent continuellement à nous. Et c'est là aussi que j'ai commencé à comprendre la différence qui existe entre un savoir intellectuel et un savoir vivant. Quelle est cette différence? La même qu'entre l'odeur du papier et celle du pain frais. J'avais découvert l'existence et l'enseignement du Maître grâce à quelques brochures que m'avait conseillées le libraire de Sofia, mais si j'ai voulu devenir et rester son disciple, c'est parce que j'ai vu, j'ai senti ce qu'il était, lui.

Un monde immense par sa profondeur, sa richesse, sa beauté, voilà ce que me révélait le visage du Maître. Et dans ce visage magnifique, le plus remarquable était le nez. Plus tard, même en consultant toute l'œuvre du physiognomiste suisse Lavater, jamais je n'ai vu un nez pareil, et je ne peux pas expliquer les pensées qu'il m'inspirait. C'était un nez parfait qui m'a immédiatement fasciné. Oui, fasciné. Rien qu'en regardant son nez, je comprenais que le Maître était un être exceptionnel. Dans cette forme parfaite, je lisais la sagesse, l'intelligence, la force de l'esprit, les lois de l'har-

monie et, au début, je ne pouvais pas en détacher mes yeux. Aussi, j'étais d'autant plus contrarié de ce qui était arrivé, quelque temps auparavant, à mon propre nez.

Dans notre quartier de Varna, malgré les avertissements de ma mère, j'avais l'habitude de grimper sur les toits des maisons voisines, et un jour, j'étais tombé. Heureusement, cette chute n'avait pas été trop grave, je n'étais pas tombé de très haut; mais je m'étais fait une coupure au nez et, avec le temps, une excroissance s'était formée qui le rendait semblable à un bec. Ce n'était vraiment pas beau et j'en souffrais. Alors, une fois, j'en ai parlé au Maître qui m'a dit: « Ne t'inquiète pas, cela s'arrangera. » En effet, mon nez a repris peu à peu sa forme normale, et il n'est plus resté de trace de la blessure.

Ce qui m'a aussi tout de suite impressionné chez le Maître, c'était le rythme, l'harmonie qu'il introduisait dans ses gestes, dans sa parole, dans son attitude. Un tel rythme ne se fabrique pas artificiellement, il n'apparaît pas par hasard chez un être, il résulte d'une grande connaissance des lois du monde spirituel. Ces lois, il faut les avoir longtemps étudiées, intériorisées, pour arriver à y soumettre son corps. Le Maître ne quittait jamais son attitude simple et vraie, jamais il ne sortait de cette harmonie, de ce rythme merveilleux qui donnaient du poids et du sens à tout ce qu'il faisait. Je ne sais pas si j'arrive à me faire comprendre, mais je peux vous donner un exemple. Quand vous chantez ou jouez d'un instrument de musique, il ne suffit pas de respecter les notes, il faut aussi respecter la mesure, le rythme, sinon le plus grand chef-d'œuvre perdra de son sens et de sa beauté.

Moi qui vivais continuellement dans les extrêmes, je m'étonnais de trouver toujours chez le Maître cette mesure,

cet équilibre. Il n'était pas indifférent à ce qui se passait autour de lui, mais tandis que, dans certaines circonstances, les autres s'inquiétaient, s'agitaient, lui conservait toujours le même rythme, et dans son regard on lisait qu'il dominait la situation. Je me disais : « Voilà ce que je dois apprendre. Mon Dieu, si je pouvais lui ressembler ! » Et longtemps j'ai cherché à deviner son secret. Est-ce que je l'ai découvert ?... Cette maîtrise empreinte de bienveillance, d'harmonie, je ressens encore aujourd'hui l'effet qu'elle produisait alors en moi. Avec quelle attention je le regardais, je l'écoutais ! Je voulais avoir les mêmes pensées et les mêmes sentiments que lui, je voulais agir comme lui. Un jour, je le lui ai dit, et j'ai ajouté que je souhaitais lui ressembler aussi physiquement. Il a gardé un moment le silence, puis il m'a répondu : « Oui, un jour, tu me ressembleras. »

Peu à peu, j'abandonnai beaucoup d'exercices que je faisais avant de connaître le Maître, et puisque c'était une pratique qu'il conseillait, je commençai à aller assister le matin au lever du soleil, dans le grand parc de Varna d'où on le voit surgir de la mer. À cette heure-là, personne ne fréquentait ce parc, mais il arrivait que le Maître et moi nous nous rencontrions : l'un qui allait et l'autre qui revenait. Nous nous donnions un salut de loin : le Maître soulevait son chapeau, un chapeau melon comme on en portait à l'époque. Jamais, à cette heure-là, nous ne nous adressions la parole, je sentais que ce n'était pas le moment de l'aborder. Mais j'étais heureux de l'apercevoir, et puis je savais que je pourrais aller lui rendre visite dans la journée.

Dans la pièce où il me recevait, généralement l'après-midi, il y avait une simple table sur laquelle aucun objet n'était posé. Mais une fois, en entrant, j'y aperçus un livre. À

un moment, le Maître l'a pris et me l'a tendu en me demandant d'en lire un passage. C'était... *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas ! Et le passage que je devais lire était celui où le vieil abbé Faria montre au jeune Edmond Dantès comment, en juxtaposant les deux moitiés d'une feuille de papier, il a pu reconstituer le contenu d'un testament qui indiquait où était caché un fabuleux trésor. Après avoir lu, j'ai rendu le livre au Maître, qui n'a rien dit, et je n'ai pas osé lui poser de question. Pourquoi m'avait-il fait lire ce passage ? Que devaient signifier pour moi ces deux moitiés d'une feuille de papier ? Y avait-il quelque part une moitié de quelque chose dont il fallait que je cherche l'autre moitié ? Ce ne devait pas être la seule fois où le Maître me laisserait avec des questions sans réponse ou, plus exactement, dont j'aurais moi-même à trouver la réponse. Mais quand ?...

La Bulgarie était, à l'époque, en pleine guerre des Balkans, et le gouvernement avait décrété le couvre-feu. Un soir où le Maître m'avait retenu chez lui plus longtemps que d'habitude, quand je le quittai, l'heure du couvre-feu était largement dépassée. Soudain, au coin d'une rue, je tombe sur deux gardes à cheval qui m'arrêtent en disant : « Où allez-vous à cette heure-ci ? – Je rentre chez moi. – Bien, venez d'abord avec nous. » Et je dus les suivre. Je marchais en pensant au Maître, et j'étais tellement heureux de notre conversation que cela m'était bien égal de passer la nuit au poste de police... Puis, tout à coup, sans aucune raison apparente, les gardes me dirent : « Bon, allez-vous-en, rentrez chez vous ! Nous allons vous raccompagner un bout de chemin pour que vous ne soyez pas à nouveau arrêté. Mais ne sortez plus à cette heure-là. » J'étais très content

de ce changement d'attitude, mais le lendemain j'avais déjà oublié l'incident.

Quelques jours plus tard, quand je retournai chez le Maître, il me reçut en souriant et me dit : « Alors, cela s'est finalement bien terminé l'autre soir, les gardes se sont montrés bienveillants, n'est-ce pas ? – Comment ? Vous savez ce qui s'est passé ? – Oui. – C'est vous qui avez fait quelque chose ? – J'ai dit aux gardes : c'est un disciple de la lumière, laissez-le retourner chez lui. » Après cet incident, j'ai compris que le Maître, qui était clairvoyant, pouvait aussi s'adresser aux êtres dans l'invisible. Ceux qui se posent des questions sur la réalité de la pensée : si elle peut voyager dans l'espace, si les cerveaux humains sont préparés pour la recevoir, réfléchiront sur ce fait. Les gardes avaient reçu un ordre, et leur âme avait obéi.

Un jour où le Maître m'avait raccompagné jusqu'à la porte d'entrée de l'hôtel, tandis que je m'éloignais, je crus sentir son regard sur moi. Je me retournai, et en effet, il était toujours là qui me regardait. J'ai eu l'impression qu'il observait comment je marchais. Cela m'a surpris... Et puis, quelque temps après, au cours d'une conférence, il a abordé le sujet de la démarche en attirant d'abord notre attention sur les différentes façons dont se déplacent les animaux, qui, selon les espèces, marchent, rampent, sautent, nagent, volent... Puis il a ajouté que, d'après la démarche, on peut tirer des conclusions sur le caractère de chaque être humain et même prédire son avenir. C'était nouveau pour moi, jamais auparavant je n'avais pensé à m'arrêter sur ces détails. Alors, je me suis mis, moi aussi, à observer ma démarche ainsi que tous mes gestes, et à les comparer avec la démarche et les gestes du Maître : comment il se levait, s'asseyait, tour-

naît la tête. Et sa démarche, j'ai pu surtout l'étudier quand il m'a autorisé, ainsi que quelques autres frères et sœurs, à l'accompagner au lever du soleil sur les hauteurs de Varna.

Nous nous rejoignions et attendions le Maître devant son hôtel. Au moment de sortir, il restait un instant immobile, jetait un regard devant lui, puis à droite et à gauche. Il ne se mettait jamais en marche sans s'être en quelque sorte orienté, comme s'il cherchait consciemment à prendre possession de l'espace, et son pas était à la fois rapide, souple et plein de dignité. Je ne l'ai jamais vu marcher le dos courbé ou la tête baissée. On aurait dit qu'il éprouvait un vrai plaisir à se déplacer, ses pas étaient si légers!... Et quelle joie de pouvoir ensuite contempler avec lui le soleil qui émergeait très rouge au ras de la mer: il diffusait une lumière d'une telle beauté qu'on aurait voulu la boire. Et là, nous faisions aussi les exercices de respiration et de gymnastique.*

Mais, un jour, j'arrivai devant le Maître, effondré, en larmes. Tellement pris par cette vie nouvelle que je découvrais avec émerveillement auprès de lui, j'avais oublié que je devrais bientôt partir pour le service militaire. Et voilà que je venais de recevoir une convocation pour être à telle date et à telle heure dans une caserne. Ce départ était pour moi une tragédie: non seulement j'étais désespéré de quitter le Maître, ses conférences, les levers du soleil mais, comme la Bulgarie était alors en guerre**, je risquais d'être envoyé au front, et là, l'idée de verser du sang me faisait horreur; de plus, je devrais me battre contre les Français, alors que, je ne savais pas pourquoi, j'aimais déjà la France. J'étais donc là

* Voir chapitre XI: «Continue à travailler dans les trois mondes».

** Première Guerre mondiale.

devant lui, effondré, et je m'attendais à ce qu'il partage mon chagrin. Pas du tout! Il m'a regardé tranquillement, l'air joyeux presque, et m'a dit: « Ne t'inquiète pas, la Providence veille sur toi. Tu seras très rapidement libéré. » Et, en disant ces mots, il m'a donné un regard d'une telle intensité, d'un tel amour, j'ai été pris dans un tel tourbillon de lumière que non seulement mon chagrin a disparu, mais j'étais au Paradis. Ce regard, je n'ai jamais pu l'oublier, car il ne m'a plus jamais regardé de cette façon ; il lui arrivait de me donner de bons regards, mais jamais plus comme ce jour-là.

Maintenant, si je dois vous raconter ce qu'a été ma vie de soldat, vraiment vous allez rire. Je me suis donc présenté à la caserne et, comme je n'avais pas été très pressé d'aller chercher mon équipement, quand je suis arrivé, les autres s'étaient déjà servis et j'ai dû prendre ce qui restait : un uniforme et des bottes dans lesquels je flottais, un casque qui me couvrait la moitié du visage et un fusil sans courroie. Mon Dieu, que c'était comique! Alors, tandis que les autres défilaient avec leur fusil en bandoulière, je portais le mien sur l'épaule, et je trouvais d'ailleurs que ça avait davantage d'allure. Mais je m'arrangeais toujours pour me placer derrière, afin de ne pas être remarqué.

Quelquefois, au moment où nous étions appelés sur le terrain des exercices, moi je m'éloignais un peu pour aller dormir dans un coin. Comme je passais une partie des nuits à lire, évidemment, j'avais sommeil. Un jour, un officier qui passait par là m'a découvert. Il m'a secoué, et moi, mécontent d'être réveillé, je lui ai dit de me ficher la paix. Je crois qu'il était tellement étonné de mon toupet qu'il ne m'a pas puni.

Mais certains commençaient à se demander à quel drôle d'individu ils avaient affaire, car j'étais somnambule. Eh oui, très longtemps j'ai été somnambule. Alors, la nuit, je

me levais et je me promenais comme ça, en chemise. Évidemment, les soldats qui montaient la garde m'ont aperçu et ont fait un rapport. Deux officiers sont venus étudier un peu la question, et quand ils ont vu près de mon lit toute une valise pleine de livres de philosophie, ils ont fait une tête!... Ils se sont certainement consultés pour trouver une solution à mon cas et ils ont décidé de m'envoyer dans une clinique à Sofia, afin de m'y faire examiner. Mais moi, au lieu de me rendre dans cette clinique, je suis retourné chez moi, à Varna. Je m'habillais en civil et j'allais me promener dans le parc au bord de la mer. Là, quelqu'un m'a reconnu, et a fait aussi un rapport. En Bulgarie, à cette époque, pour les moindres choses on recevait des coups; et ce qui est extraordinaire, c'est que je n'ai jamais été frappé. Mon audace, ou mon inconscience, faisait certainement penser à ces supérieurs que j'étais un peu... fêlé à cause de toutes mes lectures et qu'il valait mieux me laisser tranquille.

Ensuite, j'attrapai une jaunisse. J'ai donc dû aller à l'infermerie de la caserne où j'ai eu affaire au médecin militaire. Mais était-il seulement médecin? Quel que soit le mal dont on souffrait, il utilisait un unique remède: un badigeonnage à la teinture d'iode. Il croyait sans doute avoir découvert la panacée universelle. Après quelques coups de pinceau, il disait: «Ça y est, c'est fini, tu peux partir.» Je ne suis pas resté assez longtemps pour voir combien de guérisons il avait obtenues, mais j'ai été, moi aussi, badigeonné à la teinture d'iode. Je ne sais quel rapport il y a entre la teinture d'iode et la jaunisse... à part, un peu, la couleur! Évidemment, ces badigeonnages n'ont eu aucun effet, et comme j'étais vraiment malade, on m'a définitivement renvoyé chez moi. Ainsi que le Maître l'avait prévu, j'ai été rapidement libéré.

Même si la parole d'un Maître spirituel peut être contenue dans des livres, les livres de papier lui paraîtront toujours insuffisants. Il est lui-même un livre vivant et il a besoin que ses disciples deviennent aussi des livres vivants. C'est sur eux d'abord qu'il écrit, c'est dans leur tête et dans leur cœur qu'il dépose les semences de son Enseignement, avec l'espoir qu'elles iront un jour fructifier partout dans le monde. Ainsi, le Maître a écrit un livre que personne d'autre que lui n'aurait pu écrire : moi. Oui, je suis un livre qu'il a écrit.

La terre est si éloignée du soleil ! Mais la distance n'empêche pas le soleil d'écrire sur la terre, et cette écriture, ce sont les pierres, les plantes, les animaux, les humains, auxquels il donne sa lumière, sa chaleur et sa vie. Comme le soleil, le Maître écrivait sur moi à distance. Ce sont des milliers et des milliers de pages qu'il a écrites et qui sont maintenant résumées dans ce livre que je suis. Et puis un jour, il m'a dit : « Maintenant, tu es prêt, tu peux partir ».

Omraam Mikhaël Aïvanhov

D'origine bulgare le Maître Omraam Mikhaël Aïvanhov (1900-1986) est arrivé en France en 1937. Son enseignement se présente initialement comme un ensemble de plusieurs milliers de conférences et causeries improvisées qui ont été sténographiées ou enregistrées sur bandes magnétiques et vidéo cassettes. Toujours en cours d'édition, son œuvre compte actuellement plus de 80 volumes en français, et elle est traduite en 37 langues.

international@prosveta.com
www.prosveta.com

ISBN 978-2-85566-990-8



9 782855 669908 01